

Antoine Maxime

Mon itinéraire dans l'Église de Martinique

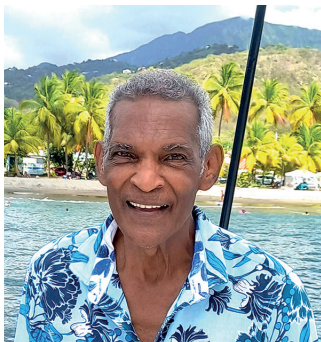
Rétrovision (1939-1996)



KARTHALA

Sens & conscience

Collection dirigée par Robert Agneau



Dans un premier ouvrage autobiographique, *De la Martinique aux vents du large* (2006), l'auteur retraçait son cheminement d'homme avec ses fractures et ses déchirements, mais aussi avec ses formidables avancées. Dans ce nouveau livre, il revisite son parcours pendant les décennies où il a fait partie du clergé martiniquais. En toute liberté et avec un esprit critique, il cherche à éclairer le sens de ses choix et de ses actes, d'étapes en étapes.

Ce nouvel essai nous fait découvrir aussi les communes où il a vécu en Martinique, la formation reçue dans sa traversée des séminaires, son engagement dans le renouvellement du christianisme après le concile Vatican II, en particulier dans la création liturgique, et sa métamorphose personnelle de chrétien.

Son récit est riche de portraits de prêtres d'hier ou d'aujourd'hui, martiniquais ou venus de France. Il nous remet également en mémoire les événements sociaux et politiques qui ont marqué l'histoire de la Martinique du XX^e siècle.

Antoine Maxime, après six années de grand Séminaire à Rome, a été au service du diocèse de la Martinique de 1966 à 1976. Puis il devient pendant 24 ans Assistant de service social (ADAPEI) auprès des parents ayant des enfants porteurs de handicaps mentaux. Marié, trois enfants, il fait ensuite une formation de psychosociologie, au CEDIF. Divorcé puis remarié (deux belles-filles) et retraité, il est psychothérapeute (Gestalt praticien) encore en exercice à Fort-de-France. Il a écrit et publié De la Martinique aux vents du large, Une expérience de formation aux Antilles et ses Chroniques « À ciel ouvert » sur RCI Martinique.

**MON ITINÉRAIRE
DANS L'ÉGLISE DE MARTINIQUE**

RÉTROVISION (1939-1996)

Visitez notre site :
www.karthala.com
Paiement sécurisé

© Éditions KARTHALA, 2023
ISBN : 978-2-38409-047-1

Antoine Maxime

**Mon itinéraire
dans l'Église de Martinique**

Rétrovision (1939-1996)

Préface de Robert Agneau

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

Des... espoirs. Ces enfants qui nous interpellent, ADAPEI Martinique, Désormeaux (épuisé), 1995.

Et s'il n'avait pas cru et oser. 24 ans de présidence d'Hippolyte Pélage, Désormeaux (épuisé), 1996.

De la Martinique aux vents du large. Mes chemins de liberté, Karthala, Paris, 2006.

À ciel ouvert. Chroniques matinales de Radio-Caraïbe (Martinique), Karthala, 2011.

Une expérience de formation aux Antilles. L'aventure du CEDIF (1965-2000), Karthala, 2014.

Yvon lance le tour (biographie d'Yves Maxime), Caraïb Ediprint, 2020.

Nouvelles chroniques martiniquaises (Radio Caraïbes International), Karthala, 2022.

CINDY ou la leçon d'une tempête tropicale, jalouzi ka fè déga, Caraïb Ediprint (chez l'auteur), 2022.

Préface

Ce livre de souvenirs et de mémoire est celui d'un passeur. En revenant sur son enfance, les chemins qu'il a empruntés, les engagements qui ont été les siens, Antoine Maxime, né en 1939, ne le fait pas uniquement pour lui-même. Il parle beaucoup des autres, des événements vécus, des leçons à tirer de l'existence. S'il réalise un travail de transmission pour sa génération, ce l'est tout autant pour les plus jeunes, car on apprend toujours de l'histoire.

Antoine est très attaché à son pays, la Martinique, dont il rappelle de temps à autre l'histoire dramatique, née de l'extermination des Indiens caraïbes, de la traite atlantique, de deux siècles d'esclavages jusqu'à l'abolition de 1848. Depuis cette dernière date, la Martinique a beaucoup évolué grâce à des leaders inspirés ; elle toute sa place entre l'Amérique et l'Europe au sein de l'archipel des Antilles ; mais il reste tant à faire ou à consolider et à développer en ce premier quart du XXI^e siècle. Comme pour les Afro-Américains des États-Unis, dont l'historien noir américain Clarence Walker parle dans son livre *L'impossible retour*¹, A. Maxime invite les Martiniquais à résister aux vents contraires, à se battre pour l'avenir et à apporter leur contribution à la richesse du monde.

1. Clarence Walker, *L'impossible retour*, Karthala, 2004, 240 p. Traduction de l'ouvrage américain *We Can't Go Home Again*, Oxford University Press, New York, 2001.

Cet ouvrage traite aussi d'une dimension particulière de la vie de notre auteur : son temps passé, presque jusqu'à la quarantaine, dans l'Église catholique, à travers sa traversée des séminaires et ses années comme prêtre de paroisse en Martinique. S'il est revenu à l'état laïc en 1975, il n'a pas oublié pour autant cette période qu'il a vécue dans une Église qu'il a aimée et a cherché à servir, en particulier dans les années qui ont suivi le concile Vatican II (1962-1965) avec les réformes et les évolutions alors mises en route. Le nom de Maxime reste lié en particulier à la création de chants liturgiques en créole et à l'animation de chorales. À travers des histoires, des anecdotes et surtout le portrait de beaucoup de prêtres martiniquais ou français, ce livre met en lumière les acteurs qui ont animé l'Église catholique martiniquaise au cours du XX^e siècle.

Son livre paraît dans la collection *Sens et Conscience* des éditions Karthala, créée en 2014 pour permettre la publication d'ouvrages sur le nécessaire renouvellement du catholicisme. Il ne s'agit pas de condamner le passé ni de l'oublier, mais Antoine pense que l'Église doit évoluer et marcher avec les humains de son temps et répondre à leurs attentes, avec leurs cultures, avec les questions apportées par les sciences et les découvertes incessantes menées sur notre planète. Pour cela, elle ne doit pas cesser de se réformer. Dans cette collection, Antoine Maxime voisine avec des théologiens réformateurs ou révolutionnaires comme le Français Marcel Légaut, l'évêque anglican américain John Shelby Spong, le prêtre et psychothérapeute allemand Eugen Drewermann, et bien d'autres qui cherchent à dire et à mettre en pratique le message de Jésus de Nazareth, dans un langage d'aujourd'hui.

Robert Ageneau,
Directeur de la collection *Sens et Conscience*.

Introduction

Je vais vous conter mon histoire telle qu'elle me revient en mémoire. Ce qui m'a guidé dans ce retour sur mon histoire se résume bien dans cette fameuse phrase de Sartre que je résume ainsi : « Il y a ce que l'on a fait de moi, l'important c'est ce que j'en fais ».

Je prends dans cet ouvrage le temps et le plaisir de revisiter quelques décennies de mon histoire, en me laissant questionner par les personnes et les événements qui me reviennent en mémoire et que je situe dans leur contexte. Si je prends le temps de rapporter mes souvenirs d'enfant, d'adolescent et d'adulte, tels anecdotes, tels visages, telles images, telles émotions, tels événements, c'est qu'ils m'ont marqué et ont joué d'une manière ou d'une autre un rôle dans mon développement personnel, contribuant à faire de moi l'homme que je suis aujourd'hui.

Et si vous me suivez, vous allez vous rendre compte que le clergé a eu un énorme impact sur mon éducation. C'est le cas de bon nombre de mes compatriotes, même s'ils n'ont pas été membres du clergé. En ce qui me concerne, je me propose, avec le recul et de l'extérieur, de revisiter mon parcours tout au long des décennies où j'ai été « jeté dedans ».

Sur ce qui me revient en mémoire, j'exerce en toute liberté mon sens critique, relativisant certaines pratiques éducatives, certaines croyances, certains acquis ; faisant du tri dans ce que l'on m'a transmis : gardant en partie ceci, rejetant cela au cours des différents cycles que j'ai vécus ; reconnaissant ce qui à un

moment donné a pris sens pour moi, pour perdre de son sens par la suite ou prendre plusieurs sens après coup. Grâce à ce regard rétroactif, je me suis rendu compte, qu'au cours des différents cycles de mon histoire, je n'ai cessé de m'ajuster, de me réajuster, remettant ainsi en cause le principe appris selon lequel : « sé kon sa man yé, sé kon sa man ké rété » (je suis tel que je suis et je ne changerai pas).

Je me revois traverser ces différents cycles de mon existence en remettant en question ce que l'on m'avait appris comme étant des certitudes. Par suite de prises de conscience successives, j'ai été amené à rechercher de la cohérence dans ma vie : entre le dire et le faire, entre l'idéal et la réalité, entre l'être et le paraître, entre ce qui avait du sens pour moi et ce que « l'on attendait de moi » !

J'ai parfois été traversé au cours de cette « rétro-vision », par un besoin d'ajustement *a posteriori* : lorsque par exemple je me voyais passer à côté de certaines personnalités du clergé et de certaines de leurs actions sociales, sans leur donner l'importance qu'elles avaient à l'époque et que je j'ai cru bon de revaloriser.

Pour réaliser mon projet, j'ai fait appel d'abord à ma mémoire, étonné moi-même de tout ce qu'elle avait stocké. Mais j'ai complété, amélioré, revu et corrigé mes informations, mes souvenirs, grâce à des connaissances, à des amis, des parents, à quelques rares documents qui sont en ma possession. Parfois je m'autorise en toute liberté à reprendre *texto* certains passages de l'ouvrage *De la Martinique aux vents du large*.

Je tiens à dire que je n'ai rien à prouver. Je n'ai aucune vérité, aucune certitude à transmettre. Je ne garde ni haine, ni rancune, ni mépris envers quiconque.

À vous lecteurs connus et inconnus, connaissances, amis qui me ferez l'honneur de me lire, je propose juste de partager ces tranches de mon histoire revisitée, qui fait partie de notre histoire.

Je m'identifie un peu à ce randonneur ou à ce photographe qui redécouvre des paysages déjà connus, mais qui s'arrête en chemin, pour profiter d'un point de vue qui provoque chez lui

telles émotions, tels sentiments, tels souvenirs qu'il a envie de fixer, encore une fois, en sachant que la vie ne se fige jamais...

Lorsque je me laisse guider par ma mémoire sélective, je m'arrête sur ce qui se présente dans mon champ et j'ajuste l'objectif : essayant ici de réduire au maximum le flou, utilisant là les zones d'ombre ou encore en profitant de la luminosité aux heures de très beau temps. Suivez donc mon regard, comme vous le pouvez, en sachant que « tout'bagay' pa klè tou patou ni tou lé jou ! » (la vie n'est pas si simple) et que tout cela me regarde, mais vous regarde vous-aussi quelque part !

1

Du Morne-Rouge à la ville d'eau

Je suis né au Morne-Rouge, le dernier d'une famille de sept enfants. Ma mère a eu un premier garçon avec un Monsieur Patrice appelé Gérard. Puis elle a rencontré M. Bernard Pierre-Louis avec qui elle a eu deux garçons, Robert et Raphaël, et une fille, Bernadette, avant de connaître notre père Ambroise. Ce troisième lit a donné trois enfants : Marie-Hélène, Yvon et moi-même. Aujourd'hui, je suis le seul à être encore vivant. J'ai donc vécu au Morne-Rouge à Fond Rose, de ma naissance (1939) jusqu'à l'âge de 7 ans.

Bien entendu je ne savais pas que nous étions en pleine Seconde Guerre mondiale. Je n'ai pas le souvenir d'avoir vécu dans la misère. À cet âge, les enfants se suffisent de peu.

Je sais que ma mère portait une robe noire car elle faisait le deuil de mon père, décédé un peu plus de deux ans après ma naissance. J'ai toujours regretté de n'avoir aucun souvenir de mon papa, même si je sais qu'il avait perdu une jambe et qu'il marchait avec une béquille. Comme par hasard, mon père adoptif, Charles, lui aussi, avait été amputé d'une jambe par suite de ses blessures de guerre (14-18).

An tan Robè au Morne-Rouge

Au cours de mes deux premières années, la Martinique vivait sous le joug de l'Amiral Robert de triste mémoire, royaliste,

raciste, qui était à la botte du Maréchal Pétain. Il avait semé la terreur et la misère dans le pays. Nous étions de ces familles pauvres qui subissaient de plein fouet la politique de rationnement qui touchait toute la Martinique. Je me souviens d'avoir fait la queue chez le boulanger Catayé au Morne-Rouge, pour obtenir la part de pain à laquelle nous avions droit, avec les fameux « tickets de rationnement ».

C'est bien après que j'ai entendu de la bouche d'adultes les trois mots d'ordre « Famille, Travail, Patrie » et « Maréchal, nous voilà ». Période d'exaltation patriotique. Très tôt, l'idée de « Défendre la Mère Patrie » se répandait autour de moi, sans que je ne comprenne ce que cela voulait dire.

J'ai appris par la suite comment les politiques de chez nous avaient marqué leur opposition au gouvernement de Vichy. Et comment la Martinique tout entière avait souffert de la politique de l'Amiral qui avait « dékatjé » (mis en pièces) les conseils municipaux, bâillonné les partis politiques et la presse locale, persécuté tous ceux qui s'opposaient à sa gouvernance, imposé la croix dans les écoles, etc. Il a peu à peu creusé sa tombe puisqu'il fut chassé de la Martinique (en 1942), puis emprisonné à Fresnes avant d'être condamné aux travaux forcés en 1947.

Je ne me revois pas au bourg même du Morne-Rouge avec ma mère, sauf autour de la fosse de mon papa, au cimetière de la commune. Cependant, mes souvenirs d'enfant : c'est bien entendu d'être tout le temps à moitié nu dans la savane avec mon frère Yvon. Lorsque je me rendais au bourg avec lui, j'étais impressionné par cet immense monument nommé église et son clocher qui semblait bouger avec les nuages quand on levait les yeux pour le regarder. Mon frère Yvon était-il inscrit au catéchisme comme la plupart des enfants ? Je ne m'en souviens pas.

J'étais impressionné par ces hommes nommés « monsieur le curé » en robe noire : j'ai même en mémoire leurs noms : les pères Galot et Rohart. Ils inspiraient la crainte et le respect. Quand les gens les rencontraient, ils se perdaient en courbettes et certains se signaient. Ces prêtres habitaient une grande maison devant laquelle je passais en descendant à Fond Rose et que l'on appelait « presbitè ». Plus tard, je la comparerai à la

maison des békés. J'apercevais de loin ces pères déambuler sur leur balcon, un livre de prière à la main. Lorsque l'on m'emmenait à la messe, je ne sais avec qui, j'étais perdu et noyé dans la foule et trop petit pour voir ce qui se passait à l'autel. Je savais que ma sœur qui faisait partie des filles de l'Ouvroir « chantait à la chorale de l'église ». Je n'avais même pas le loisir de la voir après la messe. J'étais impressionné par les chants, les voix des choristes et cet étrange instrument nommé « les orgues » qui provenaient de la tribune.

J'étais frappé par ces immenses statues dont celle de la Vierge qui portait sur la tête une couronne dorée et lumineuse. Tout le monde se prosternait devant elle pour la prier. Il y avait aussi dans la chapelle qui jouxtait la sacristie une autre statue qui me faisait peur, un grand et bel homme blanc aux yeux bleus et cheveux longs, vêtu d'une longue tunique blanche et rouge. Il montrait son cœur ensanglanté d'où sortaient des rayons : j'entendais les gens l'appeler « le Sacré cœur ».

Une odeur particulière inondait l'église. J'ai appris à l'identifier plus tard. Il s'agissait de l'odeur de l'encens et des bougies que les pratiquants allumaient devant les statues. Juste à côté de l'église, le cimetière où était enterré papa. L'enfant que j'étais se demandait comment il faisait pour respirer sous la terre.

Je ne sais pas si mes parents pratiquaient. J'ai appris il n'y a pas longtemps qu'ils s'étaient mariés peu avant la mort de mon père. Un mariage à la sauvette que nous, Martiniquais, nous avons baptisé « an béli konmès » (un commerce sexuel qui mérite d'être purifié par une bénédiction). Par ce sacrement, le clergé permettait à un couple qui « vivait en ménage » (« konmès » ou commerce) de « sortir de la situation de péché » dans laquelle il se trouvait du fait de n'être pas marié à l'église. Je faisais partie de ces nombreux enfants illégitimes de notre pays qui, pour le clergé catholique, n'avaient pas le même statut que ceux dont les parents étaient mariés, non seulement à la mairie mais à l'église ! Mon père l'a échappé belle car à l'époque, lorsque l'on mourait alors que l'on « vivait en ménage », le « corps » était toléré sous le clocher et la cérémonie se réduisait à quelques prières rapides du célébrant et à

une rapide aspersion d'eau bénite avant de se rendre au cimetière sans accompagnement du clergé ! Mais j'étais trop petit pour me souvenir de cette cérémonie discriminatoire.

Un enfant ne choisit pas sa famille. Il se trouve que la mort est venue très tôt emporter d'abord mon père, j'avais deux ans et demi, puis ma mère, j'avais 7 ans. Très tôt, je me suis vu séparé de ma sœur, puis de mon frère. J'ai mis du temps pour comprendre ce qui nous arrivait ! Mais lorsque l'enfant vient au monde, on ne lui demande pas son avis. Dès les débuts, je comprenais une seule chose : « Ouvre tes yeux et marche ! Des mains se tendent pour t'aider, saisis les... et avance ! Tu n'as pas le choix » !

D'un monde à l'autre

Ma situation était celle-là : vivre simplement avec mon frère et les voisins autour de notre humble maison en tôle ; gambader dans cette savane de Fond Rose la journée, en s'inventant des jeux ; et la nuit tombée, autour de notre maman, à la lumière d'une lampe à pétrole comme les gens du quartier, partager ce qu'il y avait à manger. On se suffisait de peu. Vivre en pleine nature, entouré d'animaux, et s'endormir bercé par la symphonie des « kabribwa », grenouilles, criquets bien connus par ceux qui vivent à la campagne. Je me souviens du bruit de la pluie sur les tôles ; comme de ces moments passés avec mon frère Yvon posant des pièges avec la colle de fruit à pain aux pauvres merles que l'on faisait rôtir, en faisant cuire les patates douces dans de la cendre, en chassant les crabes dans la rivière avec les enfants du voisin. Ce monde-là, je l'ai décrit avec plaisir dans mon ouvrage *De la Martinique aux vents du large. Mes chemins de liberté*¹.

Et puis il y avait l'autre monde : celui du bourg avec la grande rue principale asphaltée, où circulaient les gens et de

1. Karthala, 2006, 202 p., voir le chapitre 1.

rare voitures. À cet âge, ce qui comptait c'étaient la boulangerie et son odeur de pain frais qui me donnait l'eau à la bouche ; et la mercerie « chez les demoiselles Renard » où était « placée » ma sœur ; et puis ce monde religieux avec son église, ses statues, ses lumières, ses senteurs, ses chants religieux et ses prières en une langue que je ne comprenais pas, et son clergé venu d'ailleurs. C'était un tout autre monde.

J'étais attaché à ma commune, car j'y avais notre maison, ma mère, mon frère Yvon et ma sœur, même si celle-ci était déjà placée ; Gérard, notre aîné du premier lit, travaillait comme cantonnier et habitait le « Bas Calvaire ». Il logeait Dedette, mon autre sœur qui n'était pas de même père que nous trois. Pour moi, c'était celle qui s'occupait beaucoup du petit dernier que j'étais.

Je ne savais pas que ma mère souffrait déjà d'une des maladies à la mode, la tuberculose. Et conseillée par Tante Hélène qui habitait le Lorrain, elle avait décidé de confier Yvon à une tante Alice de Saint-Pierre. Je ne me souviens pas de cette courte période où je me suis retrouvé seul, privé de la présence de mon frère aîné. Où et avec qui l'ai-je vécue ? Un vide que je n'ai jamais pu combler.

De séparation en séparation

Je sais seulement que, peu après, je me suis retrouvé à mon tour chez cette même Tante, mais mon frère n'y était pas. Nous sommes en 1946. Les informations qui circulaient autour de moi m'ont fait comprendre qu'Yvon s'était montré trop entreprenant et rebelle, voulant vendre absolument à la boutique par exemple. Et parce que cela lui avait été refusé, il avait menacé de se faire écraser par le camion de M. B. qui, sortant de la rue Lucie, tournait péniblement pour s'engager sur la rue Victor Hugo, en mordant sur notre trottoir. Cette menace aurait fait peur à celle qui avait accepté de me prendre à la place de mon frère. J'avais donc une épée de Damoclès sur la tête, car « il ne fallait pas faire comme Yvon ».

Placé chez tante Alice à 7 ans, je savais que ma mère était hospitalisée au sanatorium du Carbet. Je ne lui ai rendu visite qu'une fois. Et quelques mois après, elle mourait sans avoir autour d'elle ses enfants. Robert, Marie-Hélène, Bernadette, Gérard et moi nous étions autour de son cercueil et l'avons accompagnée dans une fosse, celle des pauvres, comme pour mon père. Yvon hélas ! n'a pu être des nôtres. On verra plus loin pourquoi.

Réflexion

Il n'y a pas d'âge pour connaître l'épreuve de la séparation

Ni faire la rencontre de la mort qui n'épargne personne...

Mais c'est la vie qui en moi et autour de moi prend le dessus... L'enfant que je suis rebondit, il n'a pas le choix !

Plus tard j'appellerai cela « résilience »

Les enfants savent mieux faire ça que les adultes.

2

L'enfant adoptif de...

De « péléen à Pierrotin »

Me voilà donc à Saint-Pierre dans une maison « rotéba » (à étage), comme on disait dans la langue que je parlais sans l'avoir apprise dans un livre, sinon celui de la vie courante. Une maison qui avait sa partie basse en mur épais et sa partie haute en bois de nord très solide. Je dormais dans une chambre en haut sur un matelas en feuilles de maïs que l'on mettait au soleil quand j'avais fait pipi au lit. J'étais « coaché » par la filleule de tante Alice, son bras droit. Elle s'appelait Rose, une Lorrinoise, qui bien plus grande que moi vendait à la boutique et faisait toutes les tâches à la maison. C'est avec elle que j'ai appris à balayer, à épousseter les meubles, à passer le torchon mouillé, à laver la vaisselle, à récurer le trottoir, à broser la cour et le bassin. Quand elle vendait à la boutique, j'étais là attentif et elle m'initiait aux mesures et aux poids. Lorsque l'on tuait le cochon dans la cour à Noël, j'assistais à l'opération sans me poser de questions. Je voyais bien comment se faisait le boudin rouge.

Et j'avais la chance de profiter des mandarines et oranges ramenées par Romule, l'homme à tout faire, « qui surveillait la propriété de Parnasse » où vivaient les sœurs de « M. Rodéric » (c'est comme cela que j'appelais au départ mon nouveau père adoptif). D'ailleurs j'ai très vite fait la connaissance de ce Morne situé à quelques kilomètres du bourg de Saint-Pierre en

direction du Morne-Rouge. Et les pieds nus, comme les adultes, je transportais sur la tête, avec ma « torche » en feuilles de bananier séchées, dans mon petit panier caraïbe, « ma charge » de fruits, d'oignons-pays, de légumes. Moments inoubliables pour un enfant qui se rend utile, fréquente les grands et les imite.

Je m'intéressais bien entendu à ce que Rose faisait à la boutique. Les clients venaient demander « an dimi liv'sik » an « dimi ka bè rouj », an « miss ou an rotji ronm » (un livre de sucre, un quart de beurre, une roquille de rhum). Juste à côté de la boutique, il y avait un espace réservé au « privé » : quelques tables avec une bouteille de rhum, une d'absinthe, une de sirop, où les gens venaient prendre le décollage du matin ou le punch selon les heures. J'évoluais dans un milieu aux senteurs de tafia, de morue, de beurre rouge, de hareng saur, de viande salée. Je revois ces énormes camions transportant les nombreux casiers de bouteilles de boissons gazeuses. Je me revois sortir les bouteilles vides des caisses que le chauffeur récupérait pour les remplacer par des caisses pleines. J'étais aussi impressionné par les sacs de sucre de 50 ou 100 kg que les « garçons » déchargeaient des camions. De même, ces grandes caisses de morue en bois qui provenaient, me semble-t-il, de Saint-Pierre-et-Miquelon. On découpait la morue sur un billot avec un coutelas que l'on me défendait de toucher bien entendu. Et tant de souvenirs encore...

Réflexion

Notre environnement, quel qu'il soit, nous forme ou nous déforme selon ce que nous en faisons, après avoir avalé ce que l'on nous apprend sans nous poser de question.

J'apprends à être « l'enfant que Madame Rodéric » a adopté. Qu'importe, je connais l'existence de mon père et j'ai connu les bras de ma mère, qui ne sont plus ni l'un ni l'autre. Tante va remplacer Maman, et comme je n'ai pas vécu avec mon père, son mari sera mon substitut de père. Et c'est de lui que je vais parler maintenant.

Mon père adoptif

Tante Alice avait épousé depuis peu cet ancien militaire « Charles Rodéric », devenu mon père adoptif. C'était un homme de la campagne du quartier Parnasse où il vivait avec ses trois sœurs : Florence, Charlotte, Romaine. Une autre de ses sœurs avait épousé un M. Goureau et vivait à Fort-de-France aux Terres Sainville.

Il était conscient de faire partie de ces hommes bien « baraqués » et capables de travaux physiques, de s'occuper des animaux de la propriété, tout en poursuivant des études au Lycée de Saint-Pierre. Fort physiquement et très brillant sur le plan intellectuel. Nous étions tous étonnés et admiratifs de l'entendre bien plus tard réciter, malgré son grand âge, du Racine et du Corneille par cœur, et de voir avec quelle habilité et facilité il maniait la langue française oralement et par écrit.

Pour « défendre la Patrie », jeune adolescent, il avait dû interrompre ses études, quitter sa famille et son pays en 1914. Il avait connu Verdun. Grand blessé de la guerre 14-18, il faisait partie de ces soldats « gazés » (d'où les crises d'asthme dont il a souffert jusqu'à sa mort). À son retour dans son pays, il s'installa alors au bourg de Saint-Pierre, pensionnaire dans un hôtel tenu par une madame Jean-Baptiste dont le fils Jojo Jean-Baptiste, plus tard pharmacien biologiste, devint son protégé et son ami malgré la différence d'âge. Se rendant compte que Jojo, adolescent fougueux mais prometteur, allait « mal tourner » s'il continuait à fréquenter certains de ses copains, il lui avait promis de l'envoyer en France pour ses études supérieures, s'il réussissait son bac. Il tint sa promesse.

C'est dans cet hôtel que tenait M^{me} Jean-Baptiste qu'il avait fait la connaissance d'Alice Guérédrat, bien plus jeune que lui, qui y travaillait. Ils s'apprécièrent, se marièrent et s'installèrent à l'angle de la rue Lucie et Victor Hugo où sa jeune femme entreprenante ouvrit une boutique « Débit de la Régie-Privé ».

C'était un homme courageux, simple, discret et droit. Je le trouvais sévère mais juste et bon. J'étais impressionné par cette blessure qu'il portait à sa jambe droite, ravagée par un éclat

d'obus ; ce qui lui avait laissé une plaie en haut de la cheville qui ne guérissait pas. C'est moi qui portais à l'étage le broc remplie d'eau tiède, pour les soins quotidiens prodigués affectueusement par son épouse. Son fils Edmond, mon frère adoptif, comme on disait, m'informait il n'y a pas longtemps qu'il était d'une grande pudeur. Très attaché à ses sœurs qui vivaient en ermites dans cette belle propriété de Parnasse, il les visitait régulièrement malgré son handicap. Et c'est souvent que je l'accompagnais. Je craignais le regard de la tante Florence qui ne sortait jamais de la maison et vivait dans l'obscurité de la case familiale en bois recouverte de tuiles. Sa sœur Romaine s'occupait des bêtes et de la cuisine. Et Charlotte avait déjà des troubles mentaux.

Revenu dans son pays, reconnu comme ancien combattant, grand blessé de guerre et compte tenu de ses compétences, il occupa un poste au secrétariat de la Préfecture pendant 25 ans.

Pendant toutes ces années, il faisait le va-et-vient Saint Pierre–Fort-de-France à bord de ces énormes « taxipéyi » multicolores qui prenaient plus d'une trentaine de voyageurs, assis sur des banquettes pas toujours confortables quand on pense à l'état dans lequel se trouvaient les routes de la Trace ou du Littoral à l'époque. Ces autobus portaient le nom de leur propriétaire : on « prenait Mano Pip », « Constantin », « Joyau » pour la ligne Fort-de-France–Saint-Pierre–Le Prêcheur ; « Malidor » pour le Morne-Rouge, « Palméro » pour Le Lorrain, etc.

En ajustant mon rétroviseur, je m'aperçois que j'ai très peu dialogué avec mon père adoptif, toujours silencieux et apparemment sévère. Même s'il me demandait régulièrement de l'accompagner lors de ses virées à Parnasse ou à « l'Amitié » au Prêcheur. Il marchait armé de son fameux bâton en « bwagouyav » (bois de goyave), faisant des pauses pour reposer sa jambe. Il fixait alors l'horizon en ayant l'air de réfléchir en permanence. Il ne disait pas un mot. Tout au long de mon adolescence surtout, j'ai été témoin de ses crises d'asthme, la nuit, qui m'impressionnaient. La Ventoline était le seul médicament capable de le soulager.

Je me rendais compte, lors des discussions avec son épouse qu'il surnommait « Djédjé » (diminutif de son nom de jeune fille Guérédrat), que celle-ci se montrait intransigeante « pa té ni pasé lan men » (elle ne laisse rien passer). Il se montrait plus compréhensif et compatissant, cherchant souvent à excuser ses semblables et à pardonner. Sauf si sa dignité et son respect se trouvaient menacés.

Cependant avec les enfants, il était exigeant. Il s'adressait souvent à nous en utilisant le « vous » qui n'admettait aucune discussion, surtout en ce qui concerne le travail scolaire qui demeurait la priorité : il nous renvoyait sans cesse à nos livres. Très bon, très discret et très attachant sans doute, mais ne manifestant jamais son affection par une parole ou un geste de tendresse. Cela ne faisait pas partie de son éducation « à la dure ». Cette figure de père nous a quittés en 1974, regretté par tous ceux qui l'ont rencontré et apprécié.

Réflexion

Je découvre que, dans la société, le niveau intellectuel et les engagements courageux comme celui de faire la guerre et de s'en sortir avec de graves blessures ne suffisent pas pour être un « homme ». Il faut aussi développer des qualités de cœur ! Et ce sont souvent les autres, dans votre entourage amical et familial, qui le reconnaissent et vous le renvoient !

Ma mère adoptive

Tante Alice, que j'ai eu du mal à appeler « maman », connaissait Plésence, ma propre mère. Comme dit plus haut, elle avait accepté de « me prendre ». Elle m'a ainsi appris très tôt à me débrouiller : « vwéyé ko'w monté an lè » (remue-toi !), me disait-elle souvent pour me stimuler. Avant la naissance de ses deux enfants Marie-Jo et Edmond que j'ai vu naître et dont je

me suis beaucoup occupé, je l'accompagnais partout où elle allait : à Saint-Pierre, au Morne-Rouge, à Fort-de-France.

Elle m'a vite inscrit à l'École communale du Fort, et au Catéchisme à la paroisse du Mouillage. Grâce à elle, j'ai été enfant de chœur et j'ai fait mes communions et confirmation.

Sans faire d'études, elle avait le sens des affaires. D'abord, après son mariage, elle ouvrit une boutique nommée « Tout s'y trouve », au centre-ville de Saint-Pierre dans les années 40 ; puis dans les années 50 elle saisit l'opportunité de la transférer au Fort, auprès du monastère des Bénédictins. Ce qui lui faisait une clientèle régulière et très fournie avec les pèlerins qui venaient suivre les offices des Bénédictins. Par la suite, lorsque nous avons dû quitter Saint-Pierre pour nous installer à Sainte-Philomène, ou Pointe Lamarre, elle en a profité pour ouvrir un autre commerce dans ce quartier à quelques kilomètres du Prêcheur.

Très vite, ma mère adoptive m'a appris à « vendre à la boutique » et à servir les clients. Adolescent, je passais mes vacances à « surveiller la boutique » du Fort alors que nous habitions la Pointe Lamarre. J'admirais en elle la commerçante qui savait gérer ses affaires, sans avoir eu de formation particulière ; une femme capable de transformer une maison en faisant d'une chambre une boutique, d'un salon une chambre sans se poser de questions de sécurité ou d'esthétique. Elle avait un grand sens pratique et savait s'entourer d'artisans. Elle faisait venir des jeunes du Lorrain, souvent polyvalents, comme Édouard, Gabou qu'elle logeait et qui travaillaient pour elle au tiers dans l'agriculture ou assuraient des travaux divers d'entretien.

C'est ainsi qu'à Saint-Pierre comme à Sainte-Philomène, je me sentais moins seul, car ces personnels faisaient partie de la famille. Rose, Marcelle, Mireille, Germaine, Renélise pour les filles ; Édouard, Gabou : tous provenaient des quartiers du Lorrain (Morne Capot, Carabin, etc.). Leurs parents les envoyaient à Saint-Pierre « chez tante Alice » pour apprendre à travailler. Certains d'entre eux vivaient à la maison quand nous étions à Saint-Pierre. Lorsque nous étions à Sainte-Philomène,

ils vivaient dans une maisonnette juste à côté où il faisait plus frais, car elle était faite en paille, en bois « tibaum » avec un sol en terre battue. C'est avec les filles, que je considérais comme mes cousines, que j'ai appris à me débrouiller, sauf en cuisine. Avec les gars, surtout Romule qui, lui, venait de Saint-Pierre, j'ai vite été initié à de multiples tâches : celle de labourer la terre, de sarcler, de planter et récolter les légumes du pays ; de transporter ma part de charge (légumes, fruits) sur la tête avec ma torche en feuilles de bananes (que j'ai appris à faire), dans des sentiers parfois bien glissants et scabreux ; apprendre à « bâter » et « débâter » le mulet ; à le charger et à le décharger des sacs de légumes, de maïs, de fruits ; à travailler sur les plantations d'à côté pour cueillir des tomates, le maïs, les pistaches. J'ai appris aussi à peindre une maison, à battre le mortier, à faire de petits meubles en bois avec Édouard, à nager.

C'est à Sainte-Philomène que j'ai appris à « tirer la senne ». Quelle joie, quelle fierté de recevoir comme les adultes mon « lot » de poissons que j'appelais par leurs noms : les « ti koulirou » « gwo makriyo » « sadinn », « volan » et « pwason rouj ». Sur la plage également, je découvrais la ponte des tortues. À l'époque, on recueillait leurs œufs et l'on en vendait la chaire au marché. Mais c'était hier !

Ma mère me donnait carte blanche pour ces activités à condition de ne pas m'éloigner de la maison. Car elle faisait attention à mes fréquentations.

Réflexion

Une maman, comme d'ailleurs un papa, aide un enfant à grandir en lui témoignant de l'affection quand ils en ont eux-mêmes reçue. Mais l'éducation qui permet à l'enfant de se révéler à lui-même, à travers les multiples tâches du quotidien, est une forme d'amour et de « bientraitance »

Famille élargie

Tante Alice avait une sœur, Rosange, qui a travaillé aussi chez les Jean-Baptiste à Saint-Pierre avant d'ouvrir son propre commerce au Lorrain. C'était une joie de l'accueillir avec ses deux enfants, Gisèle et Ernest, cousins germaines d'Edmond et de Marie-Jo et qui devenaient les miens.

J'ai connu les deux frères de tante Alice : les tontons Georges et André. Ce dernier était un ancien militaire. Il s'était engagé auprès des dissidents qui, pour défendre la Patrie, la France, avaient pris d'énormes risques en traversant le canal de la Dominique pour rejoindre les troupes du général de Gaulle. Après la Libération, revenu à Saint-Pierre, il s'est laissé aller à la boisson et en est mort quelques années après son retour dans son pays, avec sa petite pension, mais sans travail.

Tonton Georges, lui, habitait avec sa femme Odette et ses trois enfants, Jojo, Malou et Gérard, à Sainte-Philomène. Il était responsable de la propriété de son beau-frère, « l'Amitié ». Avec ces nouveaux cousins, j'ai passé de très bonnes vacances à la Pointe Lamarre. C'est là que j'allais chercher le lait pour mes nouveaux frère et sœur. Je faisais la route Saint-Pierre-Sainte-Philomène à pied et pieds nus la plupart du temps, mon casque colonial sur la tête : à l'époque c'étaient entre autres les gendarmes qui le portaient, quand ils assuraient la circulation. Mais nombreux étaient les adultes et les enfants qui adoptaient ce couvre-chef vendu dans le commerce parce qu'il protégeait bien du soleil. Sur la route, je n'hésitais pas à « demander passage » aux rares camionnettes qui transportaient des marchandises. Certains chauffeurs m'avaient repéré (« Ti manmay' man Rodérik la » : c'est l'enfant de...). Ils ralentissaient pour que je puisse m'embarquer derrière. Parfois c'est M. Vaillant qui me prenait derrière sa moto.

Tonton Georges était un bel homme, très élégant et pour moi très gentil. Il venait le dimanche à la maison à Saint-Pierre, donner des nouvelles à mon père adoptif de la propriété de l'Amitié où il y avait des animaux et différentes cultures. Il arrivait du Nord, traversait la ville jusqu'à la rue Lucie où nous

habitions, habillé tout de blanc, à cheval, cravache en main, « fier comme Artaban » disait-on en le taquinant. J'entends encore le bruit des fers de son cheval sur l'asphalte. On eût dit un maître d'Habitation. Il faisait entrer le cheval dans la cour et déjeunait avec nous. J'étais très attaché à cet oncle. Et c'était réciproque. Et lorsque les relations se sont gâtées avec sa sœur, j'en ai beaucoup souffert, d'autant plus que je me voyais éloigné de mes cousins et de la vie au bord de mer de la Pointe Lamarre.

Je découvrais une réalité difficile à admettre : J'aimais mes oncles et tante, et me voir d'un jour à l'autre obligé de prendre de la distance vis-à-vis d'eux et de mes cousines et cousins ; de les ignorer quand je les rencontrais, était pour moi une épreuve dont je ne pouvais même pas parler.

Réflexion

Passant d'une famille réduite et éclatée à une famille élargie à de nouveaux parents, de nouveaux frère, sœur, cousins et cousines : c'était pour moi un bonheur. Constaté les dégâts que pouvaient faire des histoires, des conflits, des scissions entre adultes, au sein d'une même fratrie, me fendait le cœur.

La famille idéale qui peut faire rêver un enfant n'est pas nécessairement la famille d'origine. J'apprends à m'attacher à ceux qui m'initient à la vie et m'aident à grandir dans la fraternité, la solidarité, la simplicité et l'honnêteté. Mais, lorsque ces valeurs-là s'écroulent par suite de conflits d'adultes, pour des raisons imbéciles, lorsque des liens si précieux tissés depuis des années se dénouent entre adultes en un temps record, cela fait mal et désespère. Quelle épreuve pour la construction d'un enfant, de voir des proches se déchirer et des adultes exiger de leurs enfants de s'engager dans la voie désastreuse du délitement de rapports fraternels tissés pendant des décennies !

J'ouvre bien grand mes yeux pour découvrir ce monde des adultes et ses contradictions.

3

Saint-Pierre, ville d'eau, et ses quartiers

Vivre à Saint-Pierre, c'était pour moi découvrir un monde totalement nouveau avec ses quartiers le Fort, le Centre et le Mouillage.

Le quartier du Centre

J'étais frappé de voir cette eau qui coulait en abondance, dévalant la pente du fort jusqu'au centre dans les caniveaux qui se trouvaient de chaque côté de la rue principale, mais aussi dans les rues latérales. Les caniveaux servaient en même temps de tout-à-l'égout. Et les gens du centre dont nous faisons partie n'appréciaient pas ces cadeaux des gens du Fort qui, chaque soir, y déversaient le contenu de leurs vases nauséabonds !

Sinon, de l'eau, il y en avait toute la journée, toute la nuit et gratuitement : de l'eau claire, de la belle eau, de l'eau partout.

Cette nouvelle ville avait aussi pour caractéristique de magnifiques ruelles en pavés noirs comme la rue Lucie où nous habitions, qui tombaient dans les rues principales : rue Victor Hugo, rue, « du bord de mer » et la « Rue derrière ».

Les ruines faisaient partie du décor. Petit, je ne me suis jamais interrogé sur le pourquoi de ces maisons détruites. Le